



Monsieur Barry Smith

L'Autriche et la naissance de la philosophie scientifique

In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 109, octobre 1995. pp. 61-71.

Citer ce document / Cite this document :

Smith Barry. L'Autriche et la naissance de la philosophie scientifique. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 109, octobre 1995. pp. 61-71.

doi : 10.3406/arss.1995.3154

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1995_num_109_1_3154



Barry Smith

L'AUTRICHE ET LA NAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Il n'est sans doute pas inutile, pour commencer, d'étudier ce domaine particulier des programmes universitaires qui se présente sous le nom de « philosophie continentale ». Plusieurs centaines de cours sont enseignés sous ce titre, chaque année, dans les universités américaines – pratique des plus contestables, étant donné que ces cours ne traitent pas de la philosophie européenne dans son ensemble, mais plutôt d'une tranche très sélective de la philosophie franco-allemande, tranche qui, parfois, semble trouver dans Heidegger son unique point de référence. Autour de lui, gravite une petite cohorte à rotation lente de penseurs à la mode, surtout français, dont chaque génération successive se pose comme la « fin » de la philosophie (ou de l'homme, ou de la « raison », ou du « sujet », ou de l'identité) et qui semble rivaliser en bouffonneries et en extravagances avec ses prédécesseurs dans ses efforts pour soutenir cette prétention. Le dernier Husserl, professeur de Heidegger, est parfois pris en compte dans les cours sur cette « philosophie continentale » ; mais jamais, toutefois, le maître de Husserl, Brentano, ni davantage, par exemple, des philosophes allemands importants comme Ernst Cassirer ou Nicolaï Hartmann. Les philosophes français travaillant dans la lignée de Poincaré (ou de Bergson ou de Gilson) sont également ignorés, comme le sont naturellement les philosophes polonais, scandinaves ou tchèques.

Qu'est-ce qui fait alors l'unité de cette « philosophie continentale » ? Qu'est-ce que Heidegger et, par exemple, Derrida ou Luce Irigaray ont en commun, qui les distingue des phénoménologues comme Reinach ou Ingarden ou le célèbre Daubert ? La réponse est celle-ci, semble-t-il : *l'antipathie à l'égard de la science* ou plus généralement à l'égard de l'apprentissage d'un savoir et

de l'activité savante, c'est-à-dire à l'égard de toutes les fins « bourgeoises », normales de l'université moderne. Cette attitude est associée – c'est une évidence dans le cas de tous les penseurs français crédités du label de « philosophie continentale » – à la tendance à substituer la politique (entendue dans un sens quelque peu général ou dadaïste) à la science. Depuis Heidegger, ce genre de philosophie qui a mis un terme à la robuste tradition scientifique en phénoménologie est devenue une forme à peine déguisée de la critique sociale à base idéologique, déguisement qui s'exprime dans un style d'écriture d'une prétention pseudo-scientifique à peine croyable.

LA PHILOSOPHIE AUTRICHIENNE

Toutefois, notre premier objet est ici le destin de la philosophie en Autriche et la première chose qui nous frappe en l'abordant est à quel point les philosophes autrichiens sont loin d'être entrés dans le panthéon de la « philosophie continentale ». Pourquoi en a-t-il été ainsi ? Pourquoi y a-t-il eu une association aussi étroite, en Autriche, entre philosophie et science ? Bernard Bolzano, Ernst Mach, Ludwig Boltzmann, Ludwig Wittgenstein, Ludwig Fleck, le Cercle de Vienne, Karl Popper, Michael Polanyi, Paul Feyerabend, Wolfgang Stegmüller constituent, après tout, une liste impressionnante, même si on peut être en désaccord sur les idées et les programmes de certains d'entre eux.

Avant d'esquisser une réponse, il est nécessaire de souligner que même en Autriche – et même dans les secteurs les plus fermés du Cercle de Vienne – l'orientation strictement scientifique n'était pas dénuée d'élé-

ments de type politique. En fait, lorsque le Manifeste du Cercle de Vienne fut publié en 1929 sous le titre de « Conception scientifique du monde », Moritz Schlick à qui le texte était dédié, fut mécontent du résultat précisément parce qu'il n'aimait pas l'idée du Cercle comme un quelconque « mouvement », préférant une approche plus modeste et plus strictement scientifique. Comme le dit Henrich Neider dans une interview avec Haller et Rutte en 1977 : « Schlick détestait tout ce qui sentait l'« agitation », il y était tout à fait opposé. » Voici les propres phrases de Schlick : « Il ne nous est pas nécessaire de nous agiter, nous pouvons laisser cela aux partis politiques ; en science, nous disons ce que nous avons trouvé, nous espérons dire la vérité, et si c'est bien la vérité, alors elle gagnera¹. » Autrement dit, selon les termes choisis par Thomas Masaryk en 1918 comme devise de l'État de la Nouvelle République Tchécoslovaque : *La vérité l'emportera !*

À l'inverse, Neurath qui, un an plus tard, appartenait au Bureau central du Plan de l'éphémère République soviétique bavaroise, proposait l'« agitation ». Il était, semble-t-il, « une personne qui regardait toute chose – les idées aussi bien que les faits – à travers la lentille souvent déformante de la philosophie socialiste et il gardait un œil sur les effets possibles des idées et des faits sur la socialisation de la société. Je n'ai jamais vu un savant aussi logiquement obsédé par une idée et un idéal que Neurath² ». Pour le « front prolétarien », comme le dit Neurath, « la technique militaire et la propagande coïncident avec la prééminence de la science et la nécessité de venir à bout de la métaphysique³ ».

« VÉRITÉ » CONTRE « AGITATION »

Dès l'origine, avec l'œuvre de Bolzano, la philosophie scientifique en Autriche a été marquée en fait par une subtile tension entre la science d'un côté et la politique de l'autre, entre vérité et « agitation » – ou, autrement dit, entre Schlick et Neurath – tension dont la subtilité dérive du fait que c'est au nom de la Vérité ou au nom de la Science que certains prêchent l'« agitation ». Cette tension était présente dans le système même de l'enseignement supérieur autrichien, à l'intérieur duquel les ministres de la science successifs (et même, c'est encore plus frappant dans le cas de Brentano, l'empereur lui-même) ont joué un rôle important quand ils recrutaient des professeurs d'université – ou quand ils les renvoyaient. Mais la tension existe aussi, et ceci est plus important pour notre propos, dans le terme même de « philosophie autrichienne » – comme dans le terme de philosophie « conti-

nentale » ou « française », ou « polonaise » ou même de « philosophie des femmes » (Women's philosophy) – terme qui rappelle un peu trop des mots déjà entendus (celui de chimie « aryenne » par exemple), c'est-à-dire bien faits pour susciter l'indignation de tous ceux qui, ayant choisi la conception scientifique du monde, croient que c'est la vérité que l'on doit s'efforcer de trouver et que, si c'est la vérité, alors elle l'emportera.

Certains, cependant, ont défendu la thèse que le positivisme viennois doit être étudié précisément à la lumière de la politique. L'historien sociologue viennois, Friedrich Stadler, en particulier, a apporté une masse de documents pour étayer cette optique. Stadler suggère que l'université de Vienne dans la période de l'entre-deux-guerres était divisée en « deux camps » : « D'un côté, le domaine de la philosophie scientifique où dominaient des tendances démocratiques (libérales, socialistes ou « éclairées ») ; de l'autre, un spectre de presque toutes les formes de sentiments anti-démocratiques, depuis un conservatisme néo-romantique jusqu'aux prolongements totalitaro-fascistes. Aussi est-il tentant de voir la vie philosophique (dans la Vienne de l'entre-deux-guerres) comme faisant partie du féroce *Kulturkampf*, qui se situait entre le camp des bourgeois et le mouvement des ouvriers⁴. »

Une thèse similaire est soutenue par A. J. Ayer qui rencontra le Cercle de Vienne lors de son voyage de noces en Autriche en 1932 : « Les membres du Cercle de Vienne, à l'exception notable de Otto Neurath, n'étaient pas très intéressés par la politique, mais leur cercle était aussi un mouvement politique. La guerre des idées qu'ils avaient amorcée contre l'Église catholique prenait place dans l'éternel conflit viennois entre les socialistes et un clergé réactionnaire⁵. » Ou, selon les mots de Dvorak, citant Neurath : « À la lumière du fait que la bourgeoisie – particulièrement en Europe centrale – s'était débarrassée de toutes les traditions des Lumières et vouait plutôt un culte à l'irrationalisme, tandis que le prolétariat luttait pour une formation rationnelle de la société, l'espoir que « précisément le prolétariat deviendrait le véhicule d'une science sans métaphysique » l'emportait certainement⁶. »

1 – R. Haller et H. Rutte, 1977, p. 31.

2 – K. Menger, 1994, p. 60.

3 – O. Neurath, 1981, vol. I, p. 355.

4 – F. Stadler, 1979, p. 42. Notons le regrettable déplacement de l'énoncé objectif de la première partie de ce passage à la simplification idéologique facile de la seconde partie.

5 – A. J. Ayer, 1977, p. 129.

6 – J. Dvorak, 1985, p. 142.

En ce qui concerne la société autrichienne de l'entre-deux-guerres, la thèse des « deux camps » est, dans une certaine mesure, plausible. Toutefois elle ne peut absolument pas se traduire dans une thèse qui verrait dans l'épanouissement de la philosophie scientifique à Vienne à cette époque, – en se référant à l'œuvre du cercle de Schlick – une manifestation du socialisme autrichien ou de l'anticléricalisme ou encore une expression de la « socialisation non capitaliste de la science, d'une démocratisation radicale de la science »⁷. L'anti-cléricalisme socialiste n'a pas conduit, après tout, à de semblables phénomènes en France, en Espagne ou en Italie. En outre, l'adhésion trop servile à la thèse des deux camps a conduit ses adhérents à une sous-évaluation du rôle, sur lequel on reviendra, des Brentanistes et autres groupes éloignés du socialisme, qui ont préparé le terrain pour une philosophie scientifique, à Vienne et ailleurs, dans les décennies précédant la fondation du Cercle de Vienne. Plus important encore, cette thèse est incapable de rendre compte du fait que peu nombreux étaient les philosophes des sciences en Autriche qui avaient des convictions socialistes ; même dans le Cercle de Vienne, ils ne constituaient pas une majorité⁸. En réalité, il faut distinguer trois groupes parmi les philosophes de la Vienne de l'entre-deux-guerres : la gauche (Neurath et son beau-frère Hans Hahn), la droite (les « socialistes chrétiens », Othmar Spann *et al.*, qui prédominaient dans l'Université, particulièrement dans les facultés de médecine et de droit) et, entre les deux, la branche « libérale » à l'anglaise (Schlick, Mises, Popper, Hayek)⁹. Ce troisième groupe, l'histoire l'a prouvé, jouissait, dans les circonstances de l'époque, d'une position très fragile. (Lorsqu'en 1936 Schlick reçut un coup de feu d'un ancien étudiant paranoïaque, sur les marches de l'auditorium de l'Université de Vienne, les journaux proches du gouvernement virent dans l'incident une réponse à la philosophie « corrosive » de Schlick.) Leurs idées toutefois se sont révélées à la longue de première importance.

C'est le plaidoyer bruyant et quelquefois délirant de Neurath pour « une planification internationale de la liberté » liée au projet d'une « économie en nature » se substituant aux mécanismes des prix et du marché qui dissuada Hayek de faire des ouvertures au groupe de Schlick après que son intérêt eut été éveillé par son ami Felix Kaufmann, membre du cercle de Ludwig von Mises¹⁰. Toutefois, comme le montre déjà le cas de Schlick, il serait par trop simpliste de considérer le Cercle en particulier ou la philosophie scientifique viennoise en général comme faisant partie du mouvement socialiste autrichien. Il est certainement intéres-

sant que la philosophie scientifique autrichienne (et surtout la pensée de Mach) ait exercé une certaine influence sur des marxistes autrichiens comme Friedrich Adler. Un autre marxiste autrichien, Otto Bauer, a mis en valeur ce qui, dans le travail du Cercle de Vienne, *i.e.* le positivisme logique, ouvrait de nouvelles perspectives au matérialisme marxiste lui-même. Mais l'idée d'une « théorie des deux camps » qui inscrirait tous les honnêtes penseurs d'esprit scientifique à Vienne dans des positions progressistes, positivistes et proches de la mairie socialiste de Vienne, les opposant ainsi au catholicisme, au fascisme et aux autres forces obscures, ne tient pas lorsqu'on la confronte avec les travaux des intellectuels libéraux ou conservateurs comme Schlick, Kraft, Waismann, Menger, Kaufmann et même Wittgenstein.

LA FLORAISON TARDIVE DU LIBÉRALISME

Comment alors expliquer la domination d'une orientation analytique, scientifique, de la philosophie en Autriche et notamment dans la Vienne de l'entre-deux-guerres ? Une réponse à cette question nous est donnée par J. C. Nyiri. À la fin du XIX^e siècle, l'Autriche s'est trouvée nettement distancée par ses voisins occidentaux plus développés dans les domaines intellectuels et scientifiques. L'Empire, on l'a souvent dit¹¹, avait connu un processus d'urbanisation relativement tardif, et, par suite, un développement tardif de ces coutumes et de ces valeurs libérales qui semblaient constituer la condition nécessaire à la formation de l'attitude scientifique moderne. Il manquait, par conséquent, d'institutions de recherche scientifique du genre de celles qui avaient été fondées en Allemagne dès l'époque de Humboldt. D'un autre côté, comme des manières plus libérales commen-

7 – J. Dvorak, 1985, p. 134. Dans les pages 139 *sq.* de son œuvre, J. Dvorak emprunte l'idée d'une science unifiée à la doctrine marxiste du matérialisme historique.

8 – Outre Neurath et Hahn (les *Vorsitzende des Bundes der sozialistischen Professoren*), Frank, Carnap et Zilsel étaient des socialistes convaincus, et même Gödel se demanda pendant un certain temps s'il soutiendrait les communistes. Les socialistes étaient représentés aussi, dans l'Institut de Karl Bühler, par exemple par Lazarsfeld et Jahoda.

9 – Comme le dit Heinrich Neider : « Schlick était un homme qui n'avait aucune sympathie pour la politique et l'État : il était un libéral dans le vieux sens du terme, pour qui les pompiers et la police étaient, au mieux, un mal nécessaire. Autrement, on n'avait pas besoin d'État du tout » (R. Haller et H. Rutte, 1977, p. 24).

10 – Communication personnelle du professeur Hayek.

11 – Pour un autre point de vue, cf. D. F. Good, 1984.

çaient à s'installer en Autriche – surtout à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle – le désir de profiter des prestiges d'une culture moderne éclairée se faisait sentir. Il n'était pas possible, bien sûr, pour les Autrichiens, de créer, de toutes pièces, des traditions ou même des institutions réputées et ceci, selon Nyiri, créa « un vide que la théorie d'une pratique, poursuivie ailleurs de façon si séduisante, pouvait alors remplir¹² ».

La thèse de Nyiri est illustrée de façon particulièrement claire par le cas de Boltzmann qui, en l'absence de fonds pour un travail expérimental sérieux, a été contraint à se tourner vers le domaine de la physique théorique (moins coûteux), ainsi que vers le travail philosophique. (On peut utiliser une variante de la thèse pour expliquer l'avantage comparatif de petits pays dans certains domaines n'exigeant pas de vastes dépenses de recherches – par exemple la Finlande et la Hongrie dans le domaine des mathématiques.)

L'explication de Nyiri pose cependant des problèmes. Les révolutions libérales et scientifiques des Lumières en Angleterre, en France et en Hollande sont survenues *avant* l'urbanisation massive qui a été, en réalité, en grande partie, un produit de la science et du libéralisme (favorisé, entre autres, par l'invention de l'omnibus par Pascal). Il est impossible, en outre, de trouver une explication aux développements de la sphère intellectuelle ou culturelle en faisant appel exclusivement à des facteurs sociaux ou économiques sous-jacents. Les explications de ce type ont séduit des penseurs marxistes et d'autres partisans d'une approche fondamentalement économique du comportement social. Cependant, quand nous avons affaire aux mouvements complexes de pensée et de doctrine, elles nous permettent rarement d'accéder à la nécessaire connaissance des contenus intellectuels précis. Pourquoi le substitut initial des Autrichiens au véritable développement scientifique a-t-il pris précisément ces formes (phénoménalistes et physiques), plutôt que d'autres? Que doit-on prendre en compte dans ce mélange singulier d'empirisme britannique et de logique russellienne qui a donné le cadre de base à l'intérieur duquel, chacun à sa façon, les membres du Cercle de Schlick ont opéré?

Si nous voulons fournir des réponses satisfaisantes à la question de la prédominance, dans chaque cas particulier, de certaines écoles et de certains mouvements, nous devons clairement mettre en avant l'influence d'individus singuliers. Et en ce qui concerne la philosophie autrichienne, nombreux sont les candidats qui viennent à l'esprit, à commencer par Boltzmann (dont la vision d'une science unitaire a été influente non seu-

lement parmi les physiciens, mais aussi dans toute la communauté intellectuelle de Vienne) et Wittgenstein (dont le *Tractatus* exerça une influence considérable à la fois sur Schlick et sur Carnap, précisément dans les années de formation du Cercle de Vienne). Nous devons raisonnablement supposer qu'aucune explication sociale ou économique du génie de Boltzmann ou de Wittgenstein (ou de Gödel et d'Einstein) ne peut être mise en avant. De la même façon, nous pouvons écarter toute explication purement sociale ou économique de la *longévité* particulière de Brentano (1838-1917) et des membres plus importants de son cercle – Marty (1847-1914), Stumpf (1848-1936), Meinong (1853-1920), Höfler (1853-1922), Husserl (1859-1931), Ehrenfels (1859-1932), Twardowski (1866-1938) – qui ont tant œuvré à la propagation de l'évangile de la philosophie scientifique à travers tout l'Empire et au-delà.

LA THÈSE DE NEURATH

Ceci dit, il ne suffit pas d'étudier les individus en faisant abstraction du contexte social et institutionnel dans lequel ils ont travaillé. Non seulement parce que l'individu est formé par sa culture environnante, mais aussi, chose plus importante, parce que ses idées prennent racine dans cette culture uniquement dans la mesure où elles frappent une corde de même nature dans la pensée de ceux à qui elles s'adressent. Cependant, ce qui est plus important encore est qu'un individu, même un génie – et même un individu génial d'une grande longévité – peut exercer une influence sur ses contemporains seulement dans la mesure où il y a des *institutions* susceptibles de faciliter la diffusion de ses idées.

Le problème spécifique de la montée de la philosophie scientifique dans la Vienne de l'entre-deux-guerres requiert une explication mixte qui donne leur place à la fois aux facteurs institutionnels, économiques et sociopolitiques et également au rôle « serendipitic¹³ » des individus. C'est ce type d'explication, imposante et cohérente, qui a été donnée par Neurath lui-même, dans la partie intitulée « Préhistoire » du manifeste du Cercle de Vienne, mentionné plus haut.

Selon Neurath, Vienne a fourni un terrain particulièrement propice au développement de la conception

12 – J. C. Nyiri, 1986, p. 143.

13 – La *serendipity*, dans la tradition américaine (R. K. Merton en particulier) est la découverte par chance ou par la sagacité de résultats qu'on ne recherchait pas (NDT).

scientifique de la philosophie à cause de la poussée du libéralisme dans la Vienne de la seconde moitié du XIX^e siècle et de l'esprit anti-métaphysique issu des Lumières, de l'empirisme, de l'utilitarisme et du mouvement du libre-échange en Angleterre. Mach, aussi, a été un produit de ce libéralisme et les mêmes attitudes anti-métaphysiques se sont manifestées dans sa tentative pour « purifier » la science empirique des notions métaphysiques : « Rappelons-nous sa critique de l'espace absolu qui fit de lui un précurseur de Einstein, sa lutte contre la métaphysique de la chose-en-soi et du concept de substance, et ses recherches pour l'élaboration de concepts scientifiques à partir d'éléments fondamentaux, c'est-à-dire des données sensibles¹⁴. » L'influence de Mach et de son successeur Boltzmann, argue Neurath, « permet de comprendre » pourquoi il y avait à Vienne « un vif intérêt dominant pour les problèmes épistémologiques et logiques liés aux fondements de la physique ». Ainsi Hayek, par exemple, raconte comment ses contemporains et lui-même, quand ils arrivèrent à Vienne pour commencer leurs études dans les années de l'immédiat après-guerre, « trouvèrent chez Mach presque tous les arguments pour s'opposer à une attitude métaphysique et mystificatrice » telle qu'elle se manifestait chez les philosophes qui prédominaient dans l'Université à cette époque¹⁵. Neurath mentionne plus loin de nombreux penseurs sociaux viennois, aussi bien des marxistes que des non-marxistes, qui ont « servi consciencieusement dans l'esprit des Lumières », à la fin du XIX^e siècle¹⁶. Ainsi, dans « la sphère de l'économie politique aussi, une méthode rigoureusement scientifique fut développée par l'école de l'utilité marginale » (que Carl Menger – père de Karl – avait fondée en 1871). Neurath mentionne aussi, dans son étude de la préhistoire viennoise du positivisme logique, le rôle de Franz Brentano. C'est en partie grâce à lui, comme Neurath le dit lui-même, que le terrain fut dégagé pour permettre au Cercle de Vienne de s'engager dans la voie de la réforme de la logique et de l'étude des problèmes des fondements : « En tant que prêtre catholique, Brentano avait une bonne connaissance de la scolastique ; il débuta directement par la logique scolastique et les efforts de Leibniz pour réformer la logique, laissant de côté Kant et les philosophes idéalistes. Brentano et ses étudiants montrèrent à maintes reprises leur compréhension de Bolzano et de tous ceux qui travaillaient à une nouvelle fondation rigoureuse de la logique¹⁷. »

Brentano aussi fut marqué par le libéralisme autrichien du XIX^e siècle. Ainsi, par exemple, il joua un rôle décisif en demandant au jeune Sigmund Freud de traduire un des volumes – un ensemble de textes sur

l'émancipation féminine, le socialisme et Platon – des œuvres de Mill dans l'édition de Gomperz. (Freud fut lui-même un moment un admirateur fervent de l'œuvre de Brentano, quoique sa dévotion de jeunesse semble s'être interrompue, pour des raisons encore inexplicables, lors d'un voyage à Manchester pendant la première période de ses études à l'Université de Vienne.) Il est intéressant, en fin de compte, pour appuyer les affirmations de Neurath sur l'importance de Brentano, de constater à quel point les centres de philosophie scientifique en Europe – Vienne, Prague, Lemberg, Graz, Berlin, Göttingen – ont été précisément les villes où les meilleurs étudiants de Brentano ont occupé des chaires de philosophie, à partir des années 1890.

LA THÈSE DE NEURATH-HALLER

Brentano n'était pas seulement le partisan d'une méthode rigoureusement scientifique en philosophie ; il partageait aussi avec les empiristes britanniques et les positivistes viennois, une orientation anti-métaphysique, montrant un rejet particulièrement net de la « paraphilosophie mystique » des idéalistes allemands et recherchant, dans toute son œuvre, l'unité de la méthode scientifique. Les écrits de Brentano impliquent l'emploi de méthodes d'analyse du langage semblables, sous certains aspects, à celles que développeront plus tard les philosophes anglais. En outre, lui-même et ses étudiants ont encouragé le travail d'équipe ainsi qu'une collaboration active avec les logiciens, les psychologues et les représentants des autres disciplines non philosophiques.

Rudolf Haller a développé le travail de Neurath sur la montée du positivisme viennois et il l'a transformé en une thèse selon laquelle ses principes – partagés non seulement par les Brentanistes et les positivistes logiques mais également par des penseurs aussi différents que Mach et Wittgenstein – ont contribué à constituer la voie spécifique d'une *philosophie régionale*

14 – O. Neurath, 1929, p. 302 de la traduction anglaise.

15 – Hayek poursuit : « À partir de Mach on était conduit à Helmholtz, à Poincaré et à d'autres penseurs semblables et naturellement, pour ceux qui entraient dans le sujet systématiquement comme mon ami Karl Popper, vers tous les scientifiques et les philosophes de la philosophie naturelle de l'époque » (F. A. Hayek, 1966, p. 42 *sq.*).

16 – O. Neurath, 1981, p. 303. Stadler donne une étude d'ensemble de cet aspect du développement du positivisme en Autriche (F. Stadler, 1982).

17 – O. Neurath, 1981, p. 302.

ou nationale en Autriche. Les écrits de Haller sur l'histoire de cette « philosophie autrichienne¹⁸ » ont prolongé, clarifié et même institutionnalisé¹⁹ la doctrine de Neurath.

Mais si l'on accepte cette thèse de Neurath-Haller, si, en d'autres termes, on reconnaît qu'il existe vraiment une tradition distincte, dotée d'une cohérence interne, de la *philosophie autrichienne*, alors il s'ensuit que le Cercle de Vienne lui-même doit être lié, à travers Brentano, à la scolastique catholique. Et on pourrait aller plus loin, et montrer que la *méthode* de cette philosophie commune – philosopher à l'aide d'une méthode, parfois ritualisée, de discussion et d'argumentation – est quelque chose qui est partagé, non seulement par Brentano et les médiévistes, mais aussi par Schlick, avec son cercle de discussion du jeudi soir, et par Wittgenstein dans sa cellule de Cambridge²⁰.

UNE PHILOSOPHIE SPÉCIFIQUEMENT AUTRICHIENNE ?

Dans son texte « Wittgenstein et la Philosophie autrichienne », Haller formule ce que j'ai appelé la thèse de Neurath-Haller : « Je souhaite... défendre deux choses : d'abord, c'est dans ce dernier siècle que s'est mis en place un développement indépendant d'une *philosophie spécifiquement autrichienne*, opposée aux courants philosophiques des autres régions de langue allemande ; ensuite, son développement peut corroborer un modèle génétique qui nous permet d'affirmer qu'il existe une homogénéité intrinsèque de la philosophie autrichienne à partir du Cercle de Vienne et de ses successeurs²¹. » Quoique convaincante superficiellement, cette thèse n'est pas sans poser de problèmes. Ainsi, pour prendre un exemple, si les textes de Brentano, comme ceux de Meinong et de Husserl, étaient évoqués dans les discussions du Cercle de Vienne, c'était surtout parce que, pour Schlick, l'éthique de Brentano était un objet de mépris.

La thèse de Neurath-Haller a été aussi attaquée par Friedrich Stadler qui se montre réticent à accepter l'idée de « deux camps » : les réactionnaires catholiques et le néopositivisme socialiste progressiste (l'ombre et la lumière). Ainsi Stadler note, à juste titre, que – contre l'image du philosophe autrichien typique peinte par Neurath et Haller – l'influence des idées logiques positivistes ou de la philosophie scientifique en général était en fait plutôt mineure, au moins pour ce qui concerne la vie officielle de l'Université de Vienne, de 1918 à 1938. Il souligne que ce qui prédominait à cette

époque, à la fois dans les sujets de cours et de dissertations, c'était l'histoire de la philosophie d'un type plutôt vieillot, qui traitait de Kant, de Schopenhauer, de Spinoza, Platon, ou Nietzsche²². De fait, le cercle autour de Schlick était constitué, pour l'essentiel, de philosophes excentriques et amateurs ou de mathématiciens, créateurs de « langages idéaux », d'individus qui ne devaient être pris sérieusement pour des *philosophes* que plus tard et uniquement, au début, à l'extérieur des frontières de l'Autriche.

Une autre critique quelque peu différente concerne le fait que suggérer qu'il existe une lignée distincte de la « philosophie autrichienne » doit sûrement constituer une sorte d'insulte pour les bons citoyens de l'Autriche. Car cela renvoie à la thèse selon laquelle la philosophie en Autriche est quelque chose d'extérieur, en marge de la tradition philosophique de langue allemande, considérée comme un tout. L'Autrichien cultivé veut certainement croire, après tout, que la tradition intellectuelle de sa mère patrie est bien une partie ou un élément de la grande tradition de Kant, Goethe, Fichte, Lessing, Schiller – du *Land der Dichter und Denker*. Demander à de jeunes philosophes autrichiens de centrer leur énergie sur les contributions de leurs concitoyens – les apports de Otto Neurath ou de Otto Weininger – pour des raisons de fierté nationale ou de loyauté, reviendrait à leur demander de restreindre le champ de leurs intérêts de façon aussi radicale que si l'on interdisait aux jeunes étudiants de littérature du Canada ou du Pays de Galles de lire Chaucer, Shakespeare ou Milton.

LANGAGE ET STYLE

L'attitude à laquelle je pense, attitude encore très répandue qui consiste à refuser l'idée même d'une « philosophie autrichienne », peut être illustrée très nettement par le cas d'Edmund Husserl, le grand philosophe juif autrichien de langue allemande de la Moravie des Habsbourg, dont la correspondance, récemment

18 – Réunis par R. Haller, 1979 ; cf. également 1981, 1986a, 1988, 1993 et l'essai (définitif à de nombreux égards) « Zur Historiographie der österreichischen Philosophie » de 1986.

19 – Par la fondation du *Forschungsstelle und Dokumentationszentrum für österreichische Philosophie* à Graz.

20 – Selon diverses sources, ce serait la possibilité d'une « véritable discussion » qui a été la raison pour laquelle Wittgenstein a souvent senti le besoin de retourner à Cambridge.

21 – R. Haller, 1981, p. 92.

22 – F. Stadler, 1979, p. 43. Comparer aussi avec K. Menger, 1994, p. 17.

publiée, révèle un penseur qui se conçoit lui-même précisément comme l'héritier légitime de la culture *allemande* de Lessing, Herder, Schiller et Goethe et qui tient pour acquis que la mission historique du peuple allemand est de « montrer la voie de la philosophie à tous les autres peuples ». Husserl, comme son maître Brentano, ne conçoit à aucun moment sa propre philosophie sous l'angle d'une distinction supposée entre les traditions « autrichienne » et « allemande » et quand il se réfère à « sa vieille Autriche », il le fait purement en termes géographiques. En fait, comme Meinong et Frege, Husserl se voulait, dès 1910 au moins, « National-Allemand » (quoique, à la différence de Meinong et de Frege, il n'ait pas été antisémite). Comme presque tous les universitaires allemands, il se trouva pris dans la fureur du nationalisme allemand au début de la Première Guerre mondiale et il attendait avec impatience qu'à son issue se fasse l'unification si désirée de l'Autriche allemande et de l'Allemagne²³.

Cependant, comme peuvent en témoigner tous les familiers des premiers textes de logique de Husserl ou des œuvres de Bolzano, Brentano ou Mach, il y a des différences radicales de style, de façons d'écrire et de philosopher entre ces philosophes germanophones habituellement associés à l'Autriche et ceux qui, comme Hegel ou Heidegger sont liés à l'Allemagne proprement dite²⁴. Les premiers emploient un style scientifique sobre et éminent, comme la peste, tout effet prétentieux. Il y a aussi d'autres différences systématiques frappantes ; par exemple, le courant allemand, mais non l'autrichien, est nettement marqué par une sorte d'*bagiographie* philosophique. (Ainsi il y a des « bréviaires » kantien et hégélien qu'on peut acheter dans les librairies allemandes, comme les « bréviaires » de Goethe – de Luther aussi – et de Boehme.) Il y a aussi les différences déjà citées – qui relèvent du rôle différent, dans les deux traditions, de la science et de la logique, en opposition avec celui de la politique – différences qui permettent d'expliquer pourquoi ce sont certains philosophes allemands et non autrichiens qui sont entrés dans le giron de la « philosophie continentale » en Amérique du Nord. Ce sont ces différences profondément et historiquement enracinées qui expliquent en grande partie pourquoi l'Allemagne – en dépit du fait qu'elle a donné naissance à des géants de la logique mathématique comme Frege, Hilbert et Gentzen – a mis si longtemps à développer une communauté de philosophes analytiques sur son propre territoire et pourquoi nombre de ceux qui sont les plus responsables de ce développement – Wolfgang Stegmüller avant tout – sont originaires d'Autriche²⁵. C'est ce que constate Haller : « Comme nous pouvons

facilement le confirmer à chaque étape, la géographie académique a joué un rôle important dans la diffusion historique des idées. Alors qu'en Allemagne c'est l'influence de Husserl et plus tard celle d'Heidegger qui se sont accrues et qui ont dominé jusqu'aux années 60 de ce siècle, ni l'École de Brentano qui subsistait, ni la philosophie du Cercle de Vienne n'ont été capables de prendre pied dans les universités allemandes ; l'empirisme ne semble tout simplement pas fleurir sous tous les climats²⁶. »

L'HOMME MALADE DE L'EUROPE

Peut-être faut-il alors reformuler notre question initiale : pourquoi la philosophie scientifique aurait-elle pris racine dans une Autriche (catholique), et se demander plutôt pourquoi cette philosophie aurait échoué à ce point à s'épanouir dans une Allemagne (protestante, nordique). C'est à nouveau d'abord vers Neurath que nous devons nous tourner pour trouver, de cet échec, une explication en termes religieux : « Les catholiques acceptent un ensemble compact de dogmes et le placent au commencement de leurs réflexions, (ainsi) ils sont parfois capables de se consacrer à une analyse logique systématique, débarrassée de tout détail métaphysique... Une fois qu'un membre du camp catholique commence à douter d'un dogme, il se libère avec une aisance singulière de l'ensemble des dogmes et se retrouve alors en possession d'un instrument logique très efficace. Il n'en est pas ainsi dans le camp des Luthériens où (...) de nombreux philosophes et savants de toutes les disciplines, tout en évitant de s'engager dans un ensemble bien défini de dogmes, ont conservé des tournures de langage à moitié ou au quart métaphysique, derniers restes d'une théologie qui n'a pas été totalement détrônée... Ceci peut expliquer pourquoi l'analyse linguistique d'une science unifiée a moins dominé dans les pays où la foi luthérienne avait porté ses coups les plus violents à l'Église catholique, en dépit du fait que la technologie et les sciences qui lui sont associées sont fortement développées dans ces pays²⁷. » À partir de là, Neu-

23 – Les conceptions de Husserl sur ce sujet sont présentées en détail, in B. Smith, 1995.

24 – Cf. B. Smith, 1991 et K. Mulligan, 1993.

25 – Plus précisément, dans le cas de Stegmüller, du sud du Tyrol.

26 – R. Haller, 1981, p. 97. Cf. P. Duhem, 1991, p. 16 *sq.*, 67 pour une expression plus forte sur ce point.

27 – O. Neurath, 1932, p. 277 de la traduction anglaise.

rath soutient (de façon un peu trop optimiste) que la « révolte contre la tradition métaphysique aboutit, en dehors des pays luthériens, chez les calvinistes aussi bien que chez les catholiques » et il note avec fierté qu'il n'y a en Autriche « aucun de ces autocrates métaphysiques comme Heidegger, Rickert ou autres ²⁸ ».

Toutefois, malheureusement pour Neurath, le jeune Heidegger baignait lui-même davantage dans la métaphysique catholique que dans la métaphysique luthérienne ; et, nous l'avons déjà remarqué, il y a beaucoup de pays catholiques comparables sous d'autres aspects à l'Autriche où l'empirisme logique et la philosophie analytique n'ont pas réussi à s'enraciner profondément, exactement comme il y a des pays luthériens (la Finlande en est l'exemple le plus frappant) et naturellement des pays de filiation anglico-épiscopaliennne – dont Neurath ne parle pas du tout – qui ont été les véritables bastions de la tradition analytique.

Il faut alors regarder ailleurs ; et, de ce point de vue, il semble que les caractéristiques non de religion mais d'histoire politique des Allemands (contrairement aux Anglais ou aux Autrichiens) sont particulièrement pertinentes. Car la philosophie a joué un tout autre rôle dans l'histoire politique de l'État allemand que dans celle de l'Angleterre ou de l'Autriche. De même que l'Angleterre a son Théâtre national, de même, l'Allemagne a sa propre Philosophie nationale, Kant, Fichte et Hegel sont des monuments historiques du peuple allemand, dont la mémoire est sacrée, entre autres choses, parce qu'ils ont été très étroitement impliqués dans la création de cette conscience nationale unifiée qui a permis à l'Allemagne d'être un État-nation unifié. Ils jouent un rôle dans l'histoire de l'Allemagne analogue à celui d'Homère pour l'histoire de la Grèce ou à celui de Shakespeare et de la *Magna Carta* pour l'histoire des Anglais.

La propriété caractéristique de ces textes fondateurs, qu'ils soient les textes fondamentaux d'une religion, d'une secte, d'un peuple ou d'une culture, est leur tendance à donner naissance à une littérature de commentaires du type de la littérature sur Aristote, la Bible, ou les écrits de Marx et de Engels ²⁹. On ne soulignera jamais assez le fait que les philosophes allemands ont été, pendant des siècles, systématiquement nourris par la tradition d'une culture philosophique dans laquelle les modèles textuels les plus importants ont ce type de statut, ainsi que cette sorte de densité et d'obscurité, appelant le commentaire. Ils grandissent dans une culture philosophique fermée aux sciences empiriques par de solides frontières disciplinaires, accordant une grande valeur non pas à la cohérence et à la clarté, mais

plutôt à la « profondeur » et à l'« authenticité ». Le travail du philosophe – comme celui du poète – est, après tout, une expression de l'esprit national (comme l'affirmait Herder, longtemps avant Heidegger, et à peu près sur le même ton) ; par conséquent, il ne doit pas être sujet à révision, ou à un travail ultérieur, plus approfondi, de l'auteur, ni, *a fortiori*, à la critique des autres ; il doit plutôt être présenté au lecteur autant que possible sous la forme même dans laquelle il a été écrit (« venant du cœur »), comme une expression directe de l'âme ou de l'« esprit » de l'auteur. De ce point de vue, les états d'âme prophétiques et mortellement répétitifs d'une certaine philosophie française (ou plus précisément de cette partie de la philosophie française dite « continentale ») ne sont guère plus qu'une parodie du modèle allemand : elles sont la négation du travail en équipe, de l'exercice de critique mutuelle et de constante argumentation et en réalité, de la recherche d'un type quelconque de « vérité » en philosophie ³⁰.

Toutefois, dans un monde plus vaste, ce n'est pas l'idéalisme allemand classique avec ses associations textuelles et historiques, mais plutôt la philosophie empirique, ou tout au moins orientée vers la science, qui en est venue à constituer, pour longtemps, le principal courant contemporain. C'est, pour des raisons nullement accidentelles, une philosophie qui valorise beaucoup plus une compétence logique et technique de discussion, que ces qualités littéraires, idéologiques et historiques qui sont très recherchées dans certains cercles philosophiques d'Allemagne et de France. En outre, dans la mesure où la discipline philosophique devient de plus en plus une branche de l'université moderne, il est probable qu'elle sera marquée, à des niveaux croissants, par le facteur de professionnalisation (que ce soit un bien ou un mal), de telle sorte que le respect pour la compétence technique et pour la méthode scientifique, le rejet de l'hagiographie et de l'usage d'un style mystificateur viendront de plus en plus caractériser la discipline de la philosophie dans son ensemble.

Par conséquent, les plus éminents philosophes autrichiens ont, comme nous l'avons montré, fait de la prose sans le savoir. Ou, pour argumenter autrement, loin de s'appliquer à l'Autriche, la démonstration institutionnelle de Haller sur la montée des philosophies régionales ou nationales en Europe doit être, plus justement, appliquée plutôt à l'Allemagne (et à la France) où

28 – *Ibid.*

29 – Cf. B. Smith. 1991a.

30 – Cf. L. B. Puntel. 1991.

les liaisons politiques et littéraires de la philosophie ont entraîné, du point de vue de la discipline, de graves conséquences négatives en enrayant le développement de la philosophie de façon particulièrement frappante dans les récentes décennies.

Si nous en revenons maintenant à la question de l'épanouissement de la philosophie scientifique en Autriche, nous devons admettre qu'elle ne nécessite pas en fait de réponse. En Autriche, exactement comme en Pologne ou en Scandinavie, en Angleterre et dans le reste du monde anglo-saxon, la montée de la philosophie scientifique va de pair, inévitablement, avec le processus de modernisation³¹. Parler de « philosophie autrichienne », quelle qu'ait été son utilité pour intégrer en un ensemble unique les philosophies de Vienne, de Graz et de Lemberg, les Bolzaniens, les Machiens et les Brentanistes, est impropre dans la mesure où cela suggère, à tort, qu'il y a une philosophie qui correspond à une ethnie, une région, ou une secte. Car la philosophie autrichienne est une philosophie *per se*, partie et élément du courant principal de la philosophie universelle : c'est cette partie de la philosophie de langue allemande qui répond aux normes internationales de rigueur, de professionnalisme et de spécialisation³².

À cet égard, il faut le redire, c'est l'Allemagne et non l'Autriche qui est le cas particulier : c'est l'Allemagne qui est *l'homme philosophique malade de l'Europe*. La philosophie autrichienne, après la Seconde Guerre mondiale, aurait pu, bien sûr, suivre très facilement une autre voie. Elle aurait pu devenir, comme la philosophie allemande, une mare stagnante, un naufragé sur le récif de l'histoire. Qu'elle n'ait pas échoué de cette manière à la lisière de la paraphilosophie, qu'elle n'ait pas suivi la voie loufoque de la philosophie française (parisienne) et ne se soit pas trouvée réduite au niveau d'une simple secte, tout cela, elle le doit d'abord principalement à une personne : Rudolf Haller. De ce point de vue, on peut dire qu'une contribution remarquable de Rudolf Haller à la philosophie du xx^e siècle a été d'assurer qu'il n'existait rien de tel qu'une prétendue « philosophie autrichienne ».

Occident, regroupés sous le titre de « philosophie ». Si l'un ou l'autre de ces domaines est d'une façon ou d'une autre supprimé, il trouvera toujours un moyen quelconque de se frayer une voie dans un territoire nouveau, inattendu, ou sous une autre forme, peut-être bâtarde. S'il n'est plus possible de prendre au sérieux la philosophie marxiste, conçue en termes larges, dans les domaines de l'économie ou de la théorie politique, alors elle renaîtra dans le champ, disons, de la littérature comparative (T. Eagleton *et al.*) ou du pragmatisme linguistique (J. Habermas, K. O. Apel). Tel a été le destin de nombreux courants philosophiques classiques dont se sont emparés aujourd'hui ceux qui aiment s'appeler « philosophes continentaux », et qui, pour la plupart, se regroupent naturellement dans des départements de littérature. Car je crois qu'une des principales raisons du fait que ce qui est produit sous la rubrique de « Philosophie continentale » est d'une qualité tellement médiocre, est que les meilleurs esprits philosophiques du monde anglo-saxon se sont tournés, dans les décennies récentes, trop exclusivement vers la logique et vers d'autres branches plus techniques de notre discipline, laissant les autres domaines de l'entreprise philosophique traditionnelle aux fous ou aux fripons qui se sont rués pour combler le vide ainsi créé. La responsabilité d'une part des excès de ces derniers doit, par conséquent, être carrément imputée à Ryle et Carnap.

Comment, dans ces conditions, ceux qui croient en la vérité en philosophie – les héritiers contemporains de Schlick et de Masaryk, qu'ils soient à Providence, Canberra, Helsinki ou à Graz – vont-ils réagir? Doivent-ils simplement ignorer la « philosophie continentale » et la manière allemande ou française de philosopher à partir de textes et de commentaires d'où elle est issue, dans l'espoir qu'elles finiront tout simplement par disparaître, ou abandonner ceux qui s'y adonnent à leurs singeries par esprit de tolérance pluraliste ou de dédain méprisant? Réagir de cette façon serait, je pense, une erreur. Ce n'est pas, cependant, que je croie qu'il convienne d'opposer aux cynismes, aux relativismes et aux irratio-

31 – Sur tout ce problème, voir mes textes à paraître : « Why Polish Philosophy Does Not Exist », « The Non-Existence of Scandinavian Philosophy », « Canadian Philosophy : A Misnomer », « Against Australasian Regional Philosophy », etc.

32 – Dahms démontre son incompréhension de la pertinence de la dernière caractéristique mentionnée lorsqu'il exprime son regret que l'« académisation » du Cercle de Vienne avec l'émigration de ses membres surtout aux États-Unis « a eu pour conséquence de négliger les problèmes relatifs aux circonstances et aux conséquences sociales de la science, problèmes qui allaient de soi pour Neurath, Zilsel et Frank » (1987, p. 106. Voir aussi H. J. Dahms, 1985, p. 25, 35+).

LA LOI DE CONSERVATION DE LA DIFFUSION PHILOSOPHIQUE

Par une analogie avec la loi de la conservation de la matière des physiciens (et avec la loi de conservation du bonheur de Robert Musil), on peut risquer de formuler aussi une loi de conservation des différents domaines de l'intérêt intellectuel qui ont été traditionnellement, en

nalismes qui prédominent dans tant de coins de notre monde « postmoderne » un nouveau « mouvement » au nom d'une conception du monde scientifique. Car, comme Schlick l'a confusément perçu, la formation d'un mouvement de « philosophie scientifique » – à ranger aux côtés de la « philosophie des femmes », de la « philosophie régionale australienne », etc. – ne peut que contribuer à la confusion largement répandue qui implique l'existence de différentes sortes de vérités : vérité scientifique, vérité féminine, vérité aborigène, vérité Kiwi, etc.

Nous devons plutôt nous fonder, plus solidement, sur l'idée que l'affaire propre de la philosophie est de chercher la vérité, y compris dans le domaine de l'histoire de la philosophie, et même dans ces à-côtés de la philosophie et de l'histoire de la philosophie qui ne s'intègrent pas bien dans l'image habituelle et plutôt étroite de l'histoire de la philosophie que les philosophes analytiques ont défendue.

Traduit par Françoise Marin et Marie-Claire Pottier

Bibliographie

- AYER, A. J., 1977. – *Part of My Life*, Londres, Collins.
- BRENTANO, F., 1968. – *Die vier Phasen der Philosophie*, Hambourg, Felix Meiner.
- DAHMS, H. J. (ed.), 1985. – *Philosophie, Wissenschaft, Aufklärung. Beiträge zur Geschichte und Wirkung des Wiener Kreises*, Berlin-New York, Walter de Gruyter.
- 1985, Versuch einer Charakterisierung des Wiener Kreises, in H. J. Dahms (ed.), p. 1-29.
- 1985a, Vertreibung und Emigration des Wiener Kreises zwischen 1931 und 1940, in H. J. Dahms (ed.), p. 307-364.
- 1987, Die Emigration des Wiener Kreises, in F. Stadler (ed.), p. 66-123.
- DERRIDA, J., 1970. – Structure, Sign, and Play in the Discourse of the Human Sciences, in R. Macksey et E. Donato (eds), *The Structuralist Controversy*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press.
- 1978, *Éperons, les styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion, p. 47.
- DUHEM, P., 1991. – *German Science*, traduit par J. Lyon, La Salle, Open Court.
- DVORAK, J., 1985. – Wissenschaftliche Weltauffassung, Volkshochschule und Arbeiterbildung im Wien der Zwischenkriegszeit; Am Beispiel von Otto Neurath und Edgar Zilsel, in H. J. Dahms (ed.), p. 129-143.
- ENGEL, P., 1994. – The Decline and Fall of French Nietzscheo-Structuralism, in B. Smith (ed.), 1994, p. 21-41.
- GOOD, D. F., 1984. – *The Economic Rise of the Habsburg Empire: 1750-1914*, Berkeley, University of California Press.
- HALLER, R., 1979. – *Studien zur österreichischen Philosophie*, Amsterdam, Rodopi.
- 1981, Wittgenstein and Austrian Philosophy, in J. C. Nyiri (ed.), 1981, p. 91-112 (1ère édition, 1975).
- 1986, Zur Historiographie der österreichischen Philosophie, in J. C. Nyiri (ed.), 1986, p. 41-53.
- 1986a, *Fragen zu Wittgenstein und Aufsätze zur österreichischen Philosophie*, Amsterdam, Rodopi.
- 1988, *Questions on Wittgenstein*, Londres, Routledge.
- 1993, *Neopositivismus. Eine historische Einführung in die Philosophie des Wiener Kreises*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- HALLER, R. et RUTTE, H., 1977. – Gespräch mit Henrich Neider : Persönliche Erinnerungen an den Wiener Kreis, *Conceptus*, I, p. 21-42.
- HAYEK, F. A., 1966. – Diskussionsbemerkung über Ernst Mach und das sozialwissenschaftliche Denken in Wien, *Symposium aus Anlass des 50. Todestages von Ernst Mach*, Fribourg-en-Brisgau, Ernst-Mach-Institut, p. 41-44.
- HUSSERL, E., 1994. – Briefwechsel (Husserliana Dokumente III), K. Schuhmann et E. Schuhmann (eds), Dordrecht-Boston-Londres, Kluwer, en 10 vol.
- MENGER, K., 1994. – *Reminiscences of the Vienna Circle and the Mathematical Colloquium*, L. Golland, B. McGuinness et A. Sklar (eds), Dordrecht-Boston-Londres, Kluwer.
- MULLIGAN, K., 1993. – Post-Continental Philosophy : Nosological Notes, *Stanford French Review*, 17, p. 133-150.
- NEURATH, O., 1933. – *Einheitswissenschaft und Psychologie*. Traduction anglaise : Unified Science and Psychology, in B. McGuinness (ed.), 1987, *Unified Science. The Vienna Circle Monograph Series originally edited by Otto Neurath, now in an English edition*, Dordrecht-Boston-Lancaster-Tokyo, Reidel, p. 1-23 et 274-278.
- 1981, *Gesammelte philosophische und methodologische Schriften*, (R. Haller et H. Rutte, eds), 2 vol., Vienne, Holder-Pichler-Tempsky.
- NEURATH, O., CARNAP, R. et HAHN, H., 1929. – *Wissenschaftliche Weltauffassung : Der Wiener Kreis*, Vienne, Wolf. Traduction anglaise, 1973, *The Scientific Conception of the World*, in O. Neurath, *Empiricism and Sociology*, Dordrecht, Reidel, p. 299-318.
- NYIRI, J. C. (ed.), 1981. – *Austrian Philosophy. Studies and Texts*, Munich, Philosophia.
- 1986, The Austrian Element in the Philosophy of Science, in J. C. Nyiri (ed.), 1986, *From Bolzano to Wittgenstein : The Tradition of Austrian Philosophy*, Vienne, Holder-Pichler-Tempsky, p. 141-146.
- PUNTEL, L. B., 1991. – The History of Philosophy in Contemporary Philosophy : The View from Germany, *Topoi*, 10, p. 147-154.
- SMITH, B., 1991. – German Philosophy : Language and Style, *Topoi*, 10, p. 155-161.
- 1991a, Textual Deference, *American Philosophical Quarterly*, 28, p. 1-13.
- 1992, Thesen zur Nichtübersetzbarkeit der deutschen Philosophie, in D. Papenfuss et O. Pöggeler (eds), *Zur philosophischen Aktualität Heideggers*, vol. III, *Im Spiegel der Welt : Sprache, Übersetzung, Auseinandersetzung*, Francfort, Klostermann, p. 125-147.
- 1993, « The New European Philosophy », in B. Smith (ed.), 1993, *Philosophy and Political Change in Eastern Europe*, La Salle, The Hegele Institute, p. 165-170 et 191-192.

- 1994, (ed.), *European Philosophy and the American Academy*, La Salle et Chicago, Open Court.
- 1994, *Austrian Philosophy: The Legacy of Franz Brentano*, La Salle et Chicago, Open Court.
- 1994a, « Über die Grenzen der Übersetzbarkeit », in A. P. Frank, K. J. Maass, F. Paul et H. Turk (eds), *Übersetzen. Verstehen. Brücken bauen. Geisteswissenschaftliches und literarisches übersetzen im internationalen Kulturaustausch*, Göttinger Beiträge zur Internationalen Übersetzungsforschung, 8/1, Berlin-Bielefeld-Munich, Erich Schmidt Verlag, p. 295-301.
- 1994b, Philosophieren und Kommentieren: Überlegungen zu ihrem Verhältnis, in H. F. Fulda et R. P. Horstmann (eds), *Vernunftbegriffe in der Moderne. Stuttgarter Hegel-Kongress 1993*, Stuttgart, Klett Cotta, p. 857-868.
- 1995, Review of Husserl, *Husserl Studies* (à paraître).
- STADLER, F., 1979. – Aspekte des gesellschaftlichen Hintergrunds und Stanforts des Wiener Kreises am Beispiel der Universität Wien, in H. Berghel (ed.), *Wittgenstein, The Vienna Circle, and Critical Rationalism*, Vienne, Hölder-Pichler-Tempsky, p. 41-59.
- 1982, *Vom Positivismus zur « Wissenschaftlichen Weltauffassung » : Am Beispiel der Wirkungsgeschichte von Ernst Mach in Österreich von 1895 bis 1934*, Vienne et Munich, Löcker.
- 1987, (ed.), *Vertriebene Vernunft*, I, Vienna, Jugend und Volk, Veröffentlichungen des Ludwig Boltzmann-Institutes für Geschichte der Gesellschaftswissenschaften. Sonderband, vol. II
- SYLVAN, R., 1985. – Prospects for Regional Philosophie in Australasia, *Australasian Journal of Philosophy*, 63, p. 188-204.